

De retour à Versailles, au lieu de continuer la chasse ou de revenir à Paris, Napoléon déjeuna à Trianon ; puis il monta en voiture en annonçant qu'il allait visiter Écouen, voulant, avait-il dit au prince de Neufchâtel, faire d'une pierre deux coups. On passa par Sèvres, le parc de Saint-Cloud, le bois de Boulogne, le *chemin de la Révolte*, Saint-Denis, etc. ; plus de neuf lieues furent franchies en moins de deux heures et demie.

Un page suivi d'un piqueur était parti en avant pour annoncer cette visite à madame Campan. Celle-ci, quoiqu'il ne fit pas beau, se promenait dans le petit bois qui avoisine le château, lorsqu'une *dame surveillante*, voyant arriver sur la plate-forme un piqueur à la livrée de l'empereur, courut avertir la surintendante, qui revint en toute hâte. A la grille du château elle trouve le page très-occupé de son cheval couvert d'écume. Il prévient la surintendante que l'empereur est sur la route d'Écouen, et qu'il n'a pas plus de dix minutes d'avance sur Sa Majesté. Le temps manquait pour que les élèves pussent revêtir ce qu'on appelait le grand uniforme (la robe blanche et la ceinture de couleur distinctive). Aussi cette directrice donna-t-elle l'ordre que les élèves restassent en classe, et que toutes les dames fussent à leur poste respectif. Quelques moments après, la voiture de l'empereur entra dans la cour. Madame Campan, accompagnée de toutes les dames dignitaires, reçut Napoléon dans le grand vestibule d'entrée, et le conduisit, selon son désir, dans les classes du rez-de-chaussée, qu'il parcourut ; il interrogea ensuite quelques-unes des *petites* sur plusieurs choses fort simples ; et celles-ci, bien qu'un peu troublées, ne répondirent pas mal.

—Madame, lui dit-il, présentez-moi les trois élèves les plus distinguées.

—Sire, je puis en présenter non pas trois à Votre Majesté, mais six, si elle daigne me le permettre.

Pour toute réponse, Napoléon fit une pirouette sur le talon, et monta visiter les dortoirs et l'infirmerie. Pendant ce temps, les pensionnaires se rendirent à la chapelle, où il arriva bientôt.

A la prière, Napoléon s'agenouilla comme tout le monde ; mais il se releva aussitôt que les élèves eurent commencé de chanter en chœur une autre prière qui appelait les bénédictions du ciel sur leur bienfaiteur. Ce chant, qu'il entendait pour la première fois, exécuté avec une mesure lente par un grand nombre de voix jeunes et fraîches, soutenues du jeu de l'orgue, émut Napoléon à un tel point, que chacun, s'en étant aperçu, partagea le sentiment qu'il éprouvait. Sorti de la chapelle, il se rendit sur la plate-forme qui sépare le château du bois. Là, bien qu'il fit très-froid et que la neige commençât à tomber, toutes furent rassemblées par divisions et par classes ; elles formaient deux rangs qui se prolongeaient jusqu'à l'entrée du parc. En les parcourant, Napoléon dit en souriant à madame Campan :

—Vous commandez là un bien joli régiment ; je ne passe pas souvent de semblables revues ; toutes ces jeunes filles sont la santé même.

—Sire, cela est dû à la pureté de l'air qui règne ici.

—Et à vos bons soins, mesdames, reprit-il en faisant un aimable salut aux dames institutrices qui l'entouraient.

Puis il renouvela sa demande à la surintendante au sujet de la présentation des trois élèves les plus distinguées.

—Sire, répondit madame Campan avec une certaine dignité, je prendrai la respectueuse liberté de faire observer à Votre Majesté que je commettrais une injustice envers beaucoup de leurs compagnes aussi avancées que celles que je pourrais avoir l'honneur de lui présenter.

A ces mots, Napoléon fronça légèrement le sourcil, mais il ne répondit pas plus que la première fois. A la fin du dîner, qui avait été un peu pressé, il entra au réfectoire et se plaça au-dessous de la chaire. L'une des *grandes* venant à réciter les *grâces*, qui se terminaient toujours par des vœux pour lui, il leva la tête et lui fit un salut charmant. Il adressa en même temps à une des dames surveillantes quelques questions sur le nombre et le choix des mets dont se composaient habituellement les repas des élèves. On répondit à ses demandes. S'adressant pour la troisième fois à madame Campan, il lui dit en prenant une prise de tabac :

—Enfin, madame, je vois bien qu'il me faut en passer par où vous voulez ; d'ailleurs, chacun ne doit-il pas vous obéir ici ? Nommez-moi donc vos six élèves.

Mais la surintendante en nomma douze, et au fur et à mesure qu'elle appelait une élève par son nom, celle-ci accourait se placer devant Napoléon, qui lui adressait quelques paroles flatteuses. Le nombre de six, toléré par lui, étant complet, et voyant d'autres élèves continuer de se placer à côté de leurs compagnes, l'empereur laissa échapper des *oh ! oh !* d'autant plus expressifs dans sa bouche, qu'il venait de s'apercevoir qu'il s'était pris lui-même au piège sans s'en douter. Trop poli et surtout trop bon pour songer seulement à démentir madame Campan, il fut bien forcé, comme il l'avait dit, d'en passer par là : il s'exécuta donc de bonne grâce. D'ailleurs, ces jeunes filles l'avaient si agréablement ému à la chapelle !... Les ayant toutes regardées et interrogées avec une bienveillante attention, il leur fit un petit salut de la main en leur disant :

—Allons, au revoir, mesdemoiselles.

Et, se retournant vers madame Campan, qu'il avait eu l'air de boudier un instant, il ajouta :

—Madame, vous adresserez à Duroc la liste de vos douze élèves avec une note pour chacune d'elles, et moi je vous enverrai des bonbons pour toutes. Adieu, madame ; je suis très-satisfait. Je rendrai compte à l'im pératrice, ainsi qu'à la reine de Hollande, votre protectrice, de la visite que je vous ai faite aujourd'hui.

Et il monta en voiture.

Le même jour, à sept heures du soir, en se mettant à table pour dîner, il disait gaiement à Joséphine :

—A propos ! je suis allé voir ce matin ton cousin la Pagerie.

—Eh bien ! comment as-tu trouvé ce pauvre jeune homme ?

—J'ai trouvé ce pauvre jeune homme à la salle de police.

—Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce cela ?

—Peu de chose, tranquillise-toi ; seulement il a voulu faire le coquet : il tient de ta famille ; mais l'adjudant de l'école, qui s'occupe beaucoup plus de faire exécuter les ordonnances que lui envoie le ministre de la guerre, que celles insérées dans le journal des *Modes* qu'on t'envoie tous les jours, sans respect pour sa parenté avec toi, a mis le petit cousin en pé-